

à lui avec ce fusil, me demanda ce que je voulais faire de cette arme. Je lui répondis que je voulais le tuer. Je le couchai en joue et fis feu. Je ne sais trop où je l'ai atteint, j'étais presque à bout portant. Mon père vint à moi et me dit de l'achever à coups de crosse, ce que je fis. Quand tout fut achevé, ma belle-mère m'aida à transporter le cadavre dans le bois, où je le cachai tant bien que mal. Nous étions alors au matin. Le lendemain, mon père m'éveilla de bonne heure, me disant qu'il fallait enterrer le cadavre, ce que je fis. On l'a trouvé à la même place où je l'avais déposé.

A part ce témoignage d'une force écrasante, comme on peut en juger, il a été établi par d'autres témoins que la belle-mère avait préparé du poison pour être administré à la victime. Ce dernier avait eu souvent des disputes avec son père, ce qui explique la haine de celui-ci pour son fils Dan.

Les deux prisonniers ont été trouvés coupables malgré l'habileté avec laquelle ils ont été défendus par M. Mathieu. Ils ont été recommandés à la clémence de la cour, ainsi que le fratricide.

Vendredi dernier, l'hon. juge Johnson a condamné les trois meurtriers à être pendus.

SONNET

A LA FRANCE

Vieille Gaule, pays des dévouements stoïques,
Sol fécondé du sang d'innombrables Césars,
Terre des nobles cours et des combats épiques,
Des succès éclatants et des sombres hazards ;

O ma France, berceau des guerriers olympiques
Dont tous les cieux ont vu flatter les étendards ;
Toi qu'Athènes et Rome, aux âges héroïques,
Ne surpassèrent pas dans la guerre et les arts ;

Toi qui peuplas jadis les bois du Nouveau-Monde,
Toi qui penches toujours ta mamelle féconde
A tout peuple qui pleure en traînant son boulet ;

Ecoute !... Sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple à la force homérique
Qui se souvient encor d'avoir sucé ton lait !

W. CHAPMAN.

St-François de la Beauce, 3 janvier 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

IX

LES CADAVRES

(Suite)

Enfin, il se calma de lui-même et s'accrochait de nouveau, comme si rien ne l'avait ému.

—Horrible ! horrible ! murmura Victor.

—Ce lieu est ensorcelé, dit Donat. L'or y est gardé par des diables invisibles. Qui sait si demain ils ne renverseront pas sur nous les hautes montagnes qui nous environnent ? Ne tardons pas, partons tout de suite. J'ai de l'or plein le dos, pardieu !

—Partir ? objecta Roozeman. Nous ne pouvons abandonner notre pauvre ami Pardoes dans cet état.

—Mais, mais, bonté du ciel, dites-moi donc, qu'allons-nous faire d'un mourant et d'un insensé ? s'écria Donat effrayé. Pas de moyen d'existence, pas de fusils pour chasser ! Nous mourrons de faim... Et en route, les voleurs, les sauvages, les ours ? Maintenant, je comprends le baron. Pardoes est en effet le plus heureux. Il a fini. Hélas ! pauvre Kwik, pourquoi astu quitté l'heureux Natten Haesdonck ?

Jean Creps se leva et dit avec résolution :

—Notre lot est terrible, mes amis. Hier, nous n'avons presque pas mangé. Si nous ne tentons pas un effort immédiat pour nous procurer de la nourriture, la famine

fera bientôt de nouvelles victimes. "Aide-toi, le ciel t'aidera," dit un proverbe qui a été inventé pour les gens désespérés comme nous...

Et, se tournant vers le gentilhomme, il demanda :

—Baron, veilleras-tu sur le pauvre Pardoes ? Lui donneras-tu à boire quand il aura soif ? Ne l'abandonneras-tu pas ?

—L'abandonner ? Jamais, jamais ! répondit le fou. Il est trop beau, je reste avec lui jusqu'à l'éternité.

—Feras-tu du feu ?

—Un grand feu.

—Venez alors, ne perdons pas un moment ; en chasse, camarades ! Le revolver est une mauvaise arme ; nous réussirons peut-être avec peine à rencontrer quelque gibier à portée. N'hésitons pas : la nécessité est une loi de fer !

Victor semblait abandonner à contre-cœur le pauvre Pardoes aux soins douteux du baron, il exprima le désir de rester près de la tente ; mais Creps avait remarqué depuis longtemps que son ami était très bouleversé et très pâle, et il jugea indispensable de l'éloigner de ce douloureux spectacle. Ils recommandèrent encore une fois au baron de faire bien attention aux moindres mouvements du blessé, et ils gravirent tous les trois les rochers pour aller à la chasse.

Ils ne rencontrèrent d'autre gibier que quelques oiseaux, et découvrirent, en outre, avec terreur que, même de près, on ne pouvait pas bien ajuster avec un revolver. Ils avaient déjà erré pendant une heure ou deux, déchargés une vingtaine de fois leurs revolvers, et ils n'avaient pas encore réussi à toucher une seule pièce. Sombres et désespérés, ils se trouvaient sur la lisière des bois. Roozeman surtout était taciturne ; à peine répondait-il brièvement et tristement aux encouragements de ses amis. La disposition fâcheuse de Victor affligea profondément Creps ; cependant, dominé par la nécessité, il dissimula son anxiété.

Enfin, Donat toucha un pigeon sauvage. Salué par les bruyants cris de triomphe, l'oiseau roula aux pieds des chasseurs agités.

Jean Creps donna le pigeon à Roozeman et lui dit :

—Tiens, Victor, va directement à la tente et fais cuire le gibier. Nous te suivrons par les bois pour voir si la chasse ne nous surprendrait pas une seconde fois. Dépêche-toi, nous mourons de faim.

Lorsque Victor descendit du rocher, il vit flamber le feu. Cette vue le réjouit, car elle lui fit supposer que le baron avait rempli soigneusement ses fonctions. Il s'approcha à pas pressés de la tente pour reconnaître l'état du pauvre Pardoes ; mais un cri d'angoisse lui échappa : la tente était vide, le blessé même avait disparu !

Roozeman resta un moment immobile et muet, se demandant le mot de cette disparition. Il songea un instant aux animaux féroces et aux sauvages californiens, mais ce fut en vain qu'un éclair : rien n'était changé dans la tente, et tous les objets étaient à leur place.

Il sortit et appela le baron de toutes ses forces ; mais rien ne lui répondit, sinon l'écho de sa propre voix. Il crut voir alors sur l'herbe des traces semblables à celles d'un corps lourd qu'on avait traîné par terre. Ces traces conduisaient au pied d'une montagne escarpée. Là, il recula tout à coup avec un cri d'horreur, tint un moment son regard frémissant fixé sur deux cadavres, et tomba évanoui sur le sol.

Quelques moments après, il revint à lui, se frotta les yeux, poussa un nouveau cri, se leva et courut dans une direction opposée, jusqu'au delà de la tente, où il rencontra Creps et Donat, qui revenaient de la chasse, sans aucun gibier.

—Venez ! venez ! répondit-il. C'est horrible ! incompréhensible ! Le baron et Pardoes avaient disparu de la tente. Ils sont étendus sur le dos, mutilés, sanglants, brisés.

Arrivés au pied de la roche désignée, ils levèrent les bras au ciel et contemplèrent l'horrible spectacle, les cheveux hérissés sur la tête.

—O ciel ! que peut-il être arrivé ? Voyez, voyez, du sang aux pointes du rocher ; ils sont tombés d'en haut ! O malheureux ! tous leurs membres sont brisés...

—La malédiction de Dieu pèse sur ce lieu, s'écria Jean Creps avec colère. Fuyons, l'or nous dévorera. Hâtons-nous ; je ne veux pas mourir ici ! Toi, Victor, tu ne peux pas rester près de ces cadavres. Retourne auprès du feu, fais cuire l'oiseau. Obéis-moi. Nous enterrerons en toute hâte les cadavres ; alors, nous quitterons une terre maudite où la famine nous menace. Va, te dis-je.

Victor obéit machinalement. Creps et Donat creusèrent une tombe au pied des rochers et la comblèrent d'un peu de terre et de grandes pierres des roches, pour protéger les restes de leurs malheureux amis contre les animaux sauvages. Donat lia un morceau de bois à une branche en forme de croix, qu'il plaça sur la tombe pour indiquer que c'étaient des chrétiens qui reposaient sous ce tas de pierres.

Tous deux s'agenouillèrent encore une fois, récitèrent une prière, versèrent une dernière larme et retournèrent à la tente.

Le pigeon rôti fut partagé et dévoré en un clin d'œil. Sur l'ordre de Creps, on enleva en toute hâte la toile de la tente et on apprêta les bagages pour partir.

Lorsqu'il furent prêts et comme ils allaient prendre leurs havre-sacs, Donat dit tout à coup :

—Mourir pour mourir ! nous ne sommes plus certains de revoir jamais une créature humaine. C'est une chance ; moi j'en aime mieux deux. Je vais plonger encore une fois dans le puits ! Qui sait si je ne repêcherai pas mon château.

—Plus un mot de cela ! s'écria Jean Creps courroucé. Prends ton sac.

—Oui, mais, fit remarquer Donat ; j'ai un moyen : si je plongeais avec la marmite, je pourrais peut-être la remplir de pépites...

—Non, non, ne le fais pas, Donat, tu mettras peut-être ta vie en grand danger ! dit Victor d'une voix suppliante.

—Il y a, pardieu, beaucoup à risquer à une pareille vie, murmura Donat, les sauvages, la faim ou le puits, que sais-je..... Mais, si vous ne voulez pas, au nom de Dieu, fuyons alors.

Jean Creps, sans écouter la fin de son discours, s'était déjà mis en marche et commençait à gravir les rochers avec Victor. Il était évident que ce dernier avait plus de courage que de forces ; car quoiqu'il lutât contre les difficultés de la route, il s'arrêtait souvent, haletant, et retombait épuisé sur la montagne qu'il essayait de gravir. Donat se tenait prêt de lui, le soutenait ou le tirait, et aidant ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent atteint enfin le bord supérieur de la vallée, où ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

Après avoir promené un instant ses yeux sur les montagnes, Jean Creps dit :

—Mes amis, avant de nous mettre en route, nous devons nous choisir une direction. Retourner aux placers de Yuba par le désert aride ne me semble pas raisonnable, en supposant que cela soit possible. Je crois que nous ferions mieux de descendre vers la vallée et de nous éloigner de la sierra Nevada. Peut-être gagnerons-nous en quatre ou cinq jours la vallée de Sacramento et rencontrerons nous du monde. Notre sort est effroyable ; mais conservons le courage et l'espoir jusqu'à la fin. Tâchons de tuer en chemin quelque quelque gibier. Si nous n'y réussissons pas, nous mangerons des plantes ; mais hâtons-nous et ne nous soucions pas de la fatigue. De quelques heures de hâte ou de retard peut dépendre notre salut. En avant donc ! descendons les montagnes, autant que possible sur la lisière des bois, et à la grâce de Dieu !

Ils commencèrent leur long et pénible voyage, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à midi ; alors ils résolurent de se reposer pendant une heure, pour accorder un peu de repos à Victor, qui était extrêmement fatigué, et en même temps pour chasser dans le bois.

Pendant que Victor restait près des havre-sacs, ses deux compagnons péné-

trèrent dans la forêt. Ils virent bien de loin en loin quelques oiseaux sur les branches des arbres ; mais, soit que leurs revolvers ne portassent pas assez loin, soit qu'ils fussent chasseurs maladroits, ils tirèrent sans toucher le but. En outre, au moindre bruit, tout le gibier s'envolait à une grande distance.

Ils retournèrent donc près de leur camarade, déçus, désespérés, et dans un morne silence.

—Pauvre Victor ! dit Kwik en soupirant, pour lui c'est encore pis. N'avez-vous remarqué, monsieur Jean, qu'il n'a presque pas de force ? Il ne se plaint pas et il semble très malade.

—En effet, je le vois bien, répondit Creps. Son état m'effraye bien plus que tous les dangers qui nous menacent. Peut-être n'est-ce que l'émotion dont la mort affreuse de nos amis l'a frappé. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons rien contre la cruelle fatalité. Nous devons marcher et toujours marcher, jusqu'à ce que nous succombions ou trouvions notre délivrance. Nous reposer, c'est accepter la famine.

—Il mourra le premier, sanglota Donat d'une voix sourde et les larmes aux yeux. Si nous pouvions lui procurer un peu de nourriture fortifiante ; mais, sans manger, comment pourra-t-il se soutenir une demi-journée ? Mon Dieu, que faire, si nous ne trouvons rien ? Victor ne peut pas mourir. Dussé-je lui donner mon propre sang à boire, je veux être mort avant lui ! Et, s'il ne peut plus marcher, je le porterai... Ah ! silence ! silence ! j'ai vu quelque chose là, sous cette grosse racine : un animal ! une bête !

A ces mots, il s'approcha de l'arbre désigné, se pencha et enfoua son bras jusqu'au coude dans un trou.

Il poussa un cri ; il grinçait des dents, et les yeux semblaient lui sortir de tête.

—Que sens-tu ? que t'arrive-t-il ? demanda Creps.

—Cela mord ! Cela gratte ! Aie ! aie ! s'écria Donat.

—Lâche-le !

—Le lâcher ! s'écria Donat. Il peut me dévorer une main, je l'en tirerai encore avec l'autre. Le lâcher ! la vie du pauvre Victor, peut-être ? Ah ! ah ! je le tiens par le cou, je l'étrangle ! Le voici, voyez !

Et il montra un animal de la grandeur d'un lapin, avec une forte denture et des griffes aiguës, qui ressemblait à une fouine et répandait une odeur très désagréable. Sang coulait en abondance des mains de Donat ; mais il le secoua, leva l'animal en l'air et dit :

—Pue tant que tu voudras, mon gars ! dans un quart d'heure, tu passeras sous la rue du pain ! Il est bien vrai qu'aucun chien de Natten-Haesdonck n'aurait touché ; mais tu as affaire à des estomacs qui ont perdu leur odorat.

Il donna l'animal à son compagnon et se dépêcha de couper une charge de bois avec son couteau cataclan. Arrivé près de Victor, il fit du feu, pendant que Creps ôta la peau de l'animal et l'attachait à une branche.

Donat avait retrouvé toute sa joie. Il avait l'esprit si mobile que, dans les situations les plus pénibles, il se mettait à rire et à plaisanter aussitôt que le moindre rayon de lumière perceait le nuage de sa tristesse. Il tâcha de relever le courage de Victor par l'espoir d'un dîner appétissant, fit des plaisanteries, parla de l'heureuse et chère Belgique comme s'il eut été certain de la revoir encore.

Bientôt l'animal fut rôti. On le coupa en morceaux et on se mit à manger. C'était très répugnant ; le goût de la chair était de la même nature que l'odeur qu'il exhalait lorsqu'on l'avait pris. Malgré leur grande faim, ils n'en mangèrent que du bout des dents, et Kwik murmurait tout bas :

—Mauvaise pays, tout y est mauvais ! Des hommes sauvages et des animaux puants. Aie ! aie ! en ce moment, je donnerais bien une année de ma vie pour une assiette de soupe au lait battu, épaisse et friande, comme feu ma mère savait en faire !

Roozeman montrait peu d'appétit ; ses amis furent obligés de lui répéter, à plu-